

FRÉDÉRIQUE BERTRAND: DE L'IMAGE JUSTE ET VRAIE

C'est une chance que de côtoyer régulièrement, depuis quelques années, une artiste de l'envergure de Frédérique Bertrand. Elle est drôle, insouciant et charmante; elle est aussi grave, profonde, avec une étonnante intuition et une fine compréhension du monde qui l'entoure. Son travail aux éditions du Rouergue, initié dans les années 1990, a ouvert de multiples brèches et contribué à créer un style que nombre d'auteurs-illustrateurs revendiquent aujourd'hui. PAR ADÈLE DE BOUCHERVILLE*



FRÉDÉRIQUE BERTRAND. 30 JUIN 2013. PHOTOGRAPHIE DE PASCAL BEJEAN.

Adèle de Boucherville: Frédérique, comment es-tu devenue auteure de livres pour enfants?

Frédérique Bertrand: Le premier livre que j'ai illustré pour la jeunesse est *Le petit monde: journal de l'année mille neuf cent quatre-vingt-quinze*, paru au Rouergue en 1996. Il s'agit de mon premier album, de fait, mais du second aussi – le temps de le réaliser, il est sorti après *Nino dans le frigo* (Le Rouergue, 1996).

Entrée dans la vie active après les Beaux-Arts, j'étais, comme tous, animée d'un instinct de survie. J'ai alors montré partout mes petits carnets, puis honoré mes premières commandes pour la presse junior, où mes dessins se sont peu à peu transformés avec des mises en couleurs progressives. J'ai fait, pour

ainsi dire, mes gammes dans ce milieu médiatique, bien que m'y sentant hors des clous, trop symbolique. Il y avait certes un côté grinçant dans mon travail, mais qui n'était pas de ce registre-là. Les dessinateurs de presse «prévoient» leur dessin, pas moi: je n'anticipe rien, le dessin vient en dessinant... Ces contraintes d'efficacité, de rapidité me faisaient peur. Je sentais que je n'étais pas au bon endroit.

J'envisageais déjà de faire des livres, sans pour autant m'acharner. J'étais allée voir plein d'éditeurs, comme je l'avais fait auparavant avec plusieurs journaux. La bande dessinée, elle non plus, ne me tentait pas trop avec ses bulles, ses cases – c'était la bd à l'époque –, alors que j'étais plutôt orientée «art graphique». C'est pareil pour le travail de perspective: je ne sais pas le faire. C'est devenu «mon» style et j'ai eu la chance de m'en sortir! Aux Beaux-Arts, je n'ai pas appris à dessiner... Je n'avais, en fait, pas vraiment les qualités requises, et passer du temps sur une belle image qui ne veut rien dire, ça ne m'intéressait guère.

Puis heureusement, en 1994, j'ai rencontré Olivier Douzou à Montreuil. Découvrant mes carnets, il m'a demandé: «Te sens-tu capable de le faire pour les enfants?» De là est né mon *Petit monde*. D'abord, j'ai réalisé des dessins au trait, puis les pinceaux se sont imposés: la maquette prévoyait une double-page, comme une carte postale du *Petit reporter*. Ça m'a plu de peindre, d'explorer de nouvelles techniques...

J'ai enchaîné avec *Nino dans le frigo*: il s'agissait ici de formuler quelque chose de narratif, à l'inverse du *Petit monde*. Encore un entre-deux: certaines pages sont au trait, d'autres à la peinture. Cette écriture première m'était nécessaire. L'expérience acquise au fil du temps me permet désormais de dire les choses différemment.

Rétrospectivement, quel regard portes-tu sur ton trajet dans l'édition jeunesse?

Déjà, rencontrer Olivier, c'était incroyable! Je ne m'imaginai pas du tout, à l'époque, prendre en charge la totalité d'un livre pour enfants. Dans la conception d'un album se mêlent une

* Adèle de Boucherville est enseignante et critique de littérature jeunesse. Elle travaille actuellement sur un titre à paraître à L'Atelier du poisson soluble, en juin 2015: *La fabrique d'Olivier Douzou*.



ILLUSTRATIONS DE FRÉDÉRIQUE BERTRAND POUR ON NE COPIE PAS. LE ROUERQUE

grande réjouissance et l'insouciance de se dire «moi, je fais un livre comme ça!», avec l'envie d'investir un territoire. L'expérience est toujours très joyeuse, de prime abord. Puis, quand le projet a abouti et que le livre existe, je ressens une impression étrange. Avant d'y parvenir, on se dit que c'est très dur, et après finalement, on a pu le faire. Pour un premier livre, on n'est pas attendu, puisqu'on n'a rien publié avant... A sa sortie, le regard de l'éditeur, du libraire, des lecteurs, renvoie des choses, et pas forcément celles qu'on imaginait. Il faut alors poursuivre, mais le deuxième, surtout, n'est pas facile! En ce sens, *Nino dans le frigo* et *Le petit monde* sont tous les deux des «premiers».

Une fois lancée, comment as-tu envisagé ton travail d'illustratrice?

Je voulais évoluer davantage dans la recherche, l'inspiration, la construction, tout en m'amusant avec les mots, les cadrages, les répétitions... Comme lorsque j'ai découvert la philosophie en classe de terminale: je pouvais faire des nœuds dans mon raisonnement, alors qu'on me l'avait interdit jusque-là. Ce qui me plaisait c'était le positionnement, le point de vue, l'angle, qui suscitent la réflexion, l'analyse et la compréhension.

Au début, impossible de faire un dessin sans écrire dedans! Regarde *On ne copie pas* (Olivier Douzou, Le Rouergue, 1998): ma propre histoire s'est glissée dans les pages, dialoguant avec celle d'Olivier. Son texte est d'abord resté un an dans un tiroir (ce dont je n'étais vraiment pas fière). Ce qui me désarçonnait? La façon dont Olivier l'avait écrit, je pense. Il fallait que je me l'accapare. J'étais surprise, bien que tout de suite convaincue de son habileté. J'avais peur, je crois, de ne pas être en accord avec ce qu'il avait imaginé. Je voulais mettre des choses dans mes images que son texte ne prévoyait pas... Du coup, il a fallu que je maîtrise parfaitement son propos pour ne rien y enlever de primordial. Pourtant, nous n'étions pas d'accord sur tout! Pour Olivier, par exemple, l'illustration de la mère photocopiant sur sa gazinière était très bien, mais «un peu en rupture avec les autres images». Eh bien, justement, je recherche ces effets de rupture!

As-tu remarqué aussi le regard en début de livre: le copieur glissant ses yeux sur le côté pour lorgner le cahier de son voisin? C'est la première image qui m'est venue!

Ton deuxième album jeunesse, *Les petits héritages* (Le Rouergue, 1997), traite à sa manière d'une réalité précise du quotidien des fratries...

L'idée a surgi autour de dessins et suite à des discussions avec Olivier (il en sera ainsi pour tous nos livres communs). C'est uniquement grâce à cela que je me retrouve dans l'édition jeunesse, grâce à cet aspect de création, de travail, de découverte... sur la durée, et tout au long des différents titres. Ma relation au livre est vouée à cheminer, à évoluer, comme une histoire sur le long cours.

Les petits héritages aborde le thème des vêtements que l'on se passe des plus grands aux plus petits; j'ai aimé me servir de la typo, tricoter un pull avec des tas de mots et de phrases... Pour moi, cet album est chargé de sens, graphiquement parlant. Du coup, je me suis amusée à y intégrer des souvenirs personnels: ma mère et ses lessives, mon père, ses pantoufles, son journal et son fauteuil! J'avais des couettes, une mère à la voix haut perchée comme une alarme d'incendie, le tout interprété par mes yeux d'enfant, bien sûr. A la maison, nous étions cinq, je suis l'avant-dernière – il y a un petit après moi: deux grands, trois petits dont moi, la fille, au milieu des trois cadets. Je récupérais donc tout naturellement les vêtements de ma grande sœur... mais ressentais une vraie fierté à les porter, contrairement à ce qui est dit dans le livre! Le cartable aussi, comme dans l'album, sauf que je me le suis octroyé.

Ce thème du vêtement, justement, semble important pour toi.

Pour l'exposition *Play* – imaginée et conçue par Olivier Douzou comme une aire de jeux autour de huit artistes pour le Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil de 2007 –, j'ai créé une immense cabine d'essayage, comme une grande penderie, une armoire de géant. Cette question d'échelle m'apparaissait comme un clin d'œil à ce qu'expérimentent les enfants, une façon aussi de dire qu'ils se voient grandir à mesure que les choses rapetissent progressivement autour d'eux. Sur ce même thème, il y a eu aussi *Mode et travaux* (Le Rouergue, 2001).

Je crois savoir que *Pierre et le l'ours*, publié chez Memo (2007), est l'une des collaborations fortes que tu as menées avec Olivier Douzou. D'où vous est venue cette histoire?

Alors que la conversation allait bon train dans un petit café de Marseille au sujet d'idées et de projets à suivre, Olivier me dit soudain: «Pierre et le l'ours!» La formule m'a séduite, même si je ne cernais plus vraiment, à l'époque, l'histoire de *Pierre et le loup*. J'étais, malgré tout, partante pour en faire «notre» version, racontée avec un «l'ours». Nous sommes allés à l'Alcazar [ndlr:



ILLUSTRATION DE FRÉDÉRIQUE BERTRAND POUR *PIERRE ET LE L'OURS, MÉMO*

bibliothèque de Marseille] nous renseigner sur le conte musical de Prokofiev et nous remémorer l'aventure de petit Pierre avec le loup, mais ce fut assez décevant: l'histoire en elle-même nous est apparue mièvre et sans vigueur, et surtout pleine d'incohérences. Tout l'intérêt qui avait marqué nos esprits d'enfants tenait dans la composition musicale de Prokofiev, avec un instrument attribué à chaque personnage du conte... De fil en aiguille, nous avons joué avec le texte initial et ses contradictions, avec ses mots, et avec la musique de Prokofiev que l'on peut lire dans la trame imaginée par Olivier.

Les images se sont alors imposées: le canard dans son «coin (coin)» qui finira mangé par le loup qui rôde (lui aussi) dans le coin; le grand-père maçon que j'ai dessiné en briques, soudé à sa maison (au lieu du basson qui le représentait dans l'orchestre); la prise de bec entre l'oiseau et le canard, qui commencent à «s'asticoter»; le chat qui approche... «sans tambour ni trompette» (alors qu'en principe chaque personnage du conte s'annonce avec un instrument de musique); le charivari quand Pierre intervient pour sauver l'oiseau des griffes du... chat (qui arrivait pour le manger); ce même charivari devient une scène sens dessus dessous, où chaque composante de l'image peinte vole dans le cadre de la double-page, comme s'il s'agissait d'un théâtre de papier. Et quand les chasseurs «canarderont» de tous côtés pour tuer le loup, le théâtre également volera en éclats. Ces scènes de joyeux chaos sont autant d'occasions de remettre l'histoire dans le bon sens – du moins celui qui nous arrange pour aller jusqu'au bout du livre – et d'atterrir sur les pattes du «l'ours», le grand «l'ours» de la nuit qui avale tout le monde, «la constellation qui met toute l'histoire dans sa casserole». Et demain est un autre jour, une autre histoire: la porte du jardin est fermée, il pleut, et les chasseurs pêchent...

Tu vas rire, mais j'ai pris tellement de plaisir à faire ce livre que je ne sais plus dire «Pierre et le loup»! Il n'y a rien à faire, spontanément c'est toujours, mais alors toujours, «Pierre et le l'ours» qui sort!

Dans le même registre décalé et toujours avec de savoureux jeux de langue, vous avez signé, Olivier Douzou et toi, *Le petit bonhomme pané* (Le Rouergue, 2011).

Cet album a été pensé comme un hommage au travail de Claude Ponti et imaginé avec son concours: des poussins et même des «Pontines» rythment l'existence de cet être sans consistance qui s'échappe d'un poulailler et provoque par là

même l'histoire, traversant le livre entier à la recherche du jour de sa naissance. L'illustration de ce texte n'est pas allée de soi: je me suis d'abord heurtée à l'inconsistance du petit bonhomme «pas né»... Inconsistance matérielle, mais aussi intellectuelle, puisque le personnage principal n'existait pas. Pas simple à mettre en forme, tu en conviendras!

Olivier a écrit cette histoire incongrue après que je lui ai raconté une blague Carambar: «Quel poisson ne fête jamais son anniversaire? Le poisson pané [puisqu'il n'est pas né].» Son récit est truffé de jeux de mots, et ce sont eux qui amènent les images, depuis la recette pour paner le minuscule héros, en passant par l'«arbre à yeux» (qu'il faut entendre «aïeux» pour mieux le voir), jusqu'au «nuage à âges» qui dessine l'ombre du «lours [sic]» sur le paysage de la page... et enfin le «château d'Anne Hiversère» où plein de petits coussins «volaillent» au milieu d'une «chambre de bataille», pas loin des «bougies-bougies». On est en plein dans l'univers de Ponti...

Je crois que j'ai été très impressionnée par le fait que notre livre évoque le monde de cet artiste. Olivier et moi avons décidé de laisser une place à Claude pour qu'il intervienne directement. J'ai eu du mal à faire mes dessins, à créer chacun des plans du livre. Olivier a imaginé des «Pontines» ponctuant le road-movie du petit bonhomme que Claude aurait pu illustrer... mais j'appréhendais beaucoup la juxtaposition de nos deux écritures graphiques. Au final, Claude n'est intervenu qu'en quatrième de couverture.

Après *Le petit bonhomme pané*, vous vous êtes lancés en 2012, avec Olivier, dans une nouvelle aventure: «Les comptines en continu» (Le Rouergue). Parmi ces cartonnés, en préférez-tu un aux autres?

Le projet est parti d'une comptine – très drôle – que ma fille, Violette, avait apprise à l'école. J'ai alors mis Olivier au défi: «je suis sûre que tu pourrais faire un truc aussi marrant, mais avec un poney, pour faire plaisir à Violette». Quand j'ai reçu les textes, j'ai été troublée par le canard qu'avait imaginé Olivier et n'ai pas réussi à le mettre en images. Puis, Poney est arrivé, et là, ça allait de soi! Comme il avait créé des bestioles se passant un témoin – symbolique – sans interruption de la narration, on a vite convenu que ces saynètes pourraient être «en continu». Le paysage défile en arrière-plan comme sur un rouleau, naïf, léger et coloré. J'ai utilisé l'acrylique mais très diluée, presque comme de l'aquarelle.



ILLUSTRATION DE FRÉDÉRIQUE BERTRAND POUR MINOU, LE ROUERGUE

Parmi les six livres réalisés, j'ai adoré concevoir *Minou* à cause des briques ! Tu as dû remarquer mon attirance obsessionnelle pour les chaises, les briques : je suis un peu monomaniac... J'ai tenu à réaliser chacune d'elles séparément, et non un aplat rouge avec des traits blancs pour le ciment. Brique par brique, ce n'est pas du tout le même rendu ! Plus léger, plus décalé, alors que l'aplat aurait fait un bloc. On sent que si on tape sur mes briques, le mur s'écroule. C'était intéressant aussi d'imaginer les couleurs de *Minou* le soir, le jour, ou lorsqu'il disparaît dans la nuit. Mais pas facile de ne choisir qu'un seul titre ! Olivier en a écrit d'autres, comme *Crevette* – pas encore publié – qui m'interpelle particulièrement... [Elle rit.]

Tu parles de briques, on trouve aussi dans ton œuvre de nombreux bâtiments. Celui de *Costa Brava* (Olivier Douzou, *Le Rouergue*, 2013) change de teinte au gré du temps...

C'est vrai, ces maisons en briques me servent souvent de point de départ. *Costa Brava*, pour l'anecdote, résulte d'une image que j'ai envoyée à Olivier : une immense maison tout en briques avec un « petit minus » coincé au-dehors. Je voyais là une piste exploitable... il m'a répondu avec une histoire de caniche posé sur la télé !

Quels sont les projets qui t'occupent actuellement ?

En ce moment, je travaille avec Michaël Leblond sur une nouvelle version de *Pyjamarama* pour les plus petits, et sur un texte de Catherine Grive – avec qui j'ai déjà signé *Des ailes dans le dos* (*Le Rouergue*, 2009) sur le mensonge. Ce nouveau projet s'intitule *Concentre-toi* : j'y réfléchis et attends d'être en retard pour m'y mettre sérieusement !

Rares sont tes « infidélités » à Olivier Douzou. Comment vis-tu, à ce propos, cette collaboration avec Catherine Grive, initiée par *Des ailes dans le dos* ?

Il s'agissait d'un livre pas évident à illustrer, de par son écriture enchaînant des scènes renouvelées sur chaque double-page : la gamine se laisse porter par son imagination et se prend dans ses rêves. J'aime ce livre, malgré la difficulté que j'ai éprouvée à m'en emparer. Presque trop esthétisant, trop en surface...

Catherine Grive est très contente de remettre le couvert, et de ré-envisager un livre au Rouergue avec moi. Elle a beaucoup retravaillé son texte depuis ses premiers jets, et l'a transmis à Olivier. Sa version actuelle est légère et souriante, ce qui m'a

plu tout de suite... Il a fallu que je cherche comment j'allais traduire ces impressions en images. Il me faut toujours quelques flashes pour démarrer un livre. D'emblée, j'ai été séduite par le concept « concentre-toi », avec l'idée de s'éparpiller et de se rassembler pour se préoccuper de ce que l'on fait.

Quant à ton futur, comment l'envisages-tu ?

Ouh là là ! Quel bain glacé !

Pour moi, c'est toujours « aller à rebours ». Pour te répondre émotionnellement, hier, j'ai participé au vernissage d'un copain : j'ai vu une sculpture que j'ai adorée pour sa finesse, sa profondeur. C'était comme voir l'univers de Michel Galvin en objet ! C'était incroyable, c'était très fort ! Ça me bouleverse. La création, c'est ça : prendre le temps de se demander qui l'on est. La création, c'est de l'archéologie. Laisser les couches se reposer, les choses se faire... sans se laisser emporter. Prendre racine... Je ne sais pas comment l'exprimer. Je n'en reviens pas qu'un artiste que je ne connais pas me touche à ce point ! Je trouve tellement prenant qu'il crée ses œuvres et qu'il arrive à les montrer... C'est dur de s'exposer avec des choses qui viennent autant de soi.

Pour terminer, quel est le livre que tu rêverais de publier ?

Un livre que je réaliserais complètement seule ? Déjà ça, c'est quasi impossible. Construction et conception toute seule, je n'y arrive pas. Je n'en serais pas du tout satisfaite (j'en serais satisfaite, ce serait d'ailleurs horrible aussi) ! Travailler seule, c'est une histoire de confiance. Je n'y vais pas, parce que j'attends d'y être obligée. Donc je n'y vais pas quand je suis seule ! C'est pour cette raison que le travail avec Olivier est tellement important. Ça marche comme une partie de ping-pong : j'envoie la première balle, c'est l'amorce, il me répond avec une histoire, je renvoie alors des images... l'échange est ce qui me permet de fonctionner.

Pourtant, tu sais, sans le dire, sans vraiment le dire, je n'ai pas pu choisir un métier... Aller au bureau, avoir des collègues, je ne veux pas avoir de comptes à rendre. Tout ce qui t'oblige, je ne supporte pas.

Etre juste, être vraie... oui, c'est sûr.